Orbis Linguarum vol. 50/2018, DOI: 10.23817/olin.50-20

Edyta Kociubińska (https://orcid.org/0000-0002-4848-7693)
Université catholique de Lublin Jean-Paul II

Au carrefour des vanités

Pour un titre ils vendraient leur âme, en vérité !
Vanité ! vanité ! Tout n'est que vanité !
V. Hugo, *Hernani*[1]

Pareil à Janus bifrons, le concept de vanité inclut deux acceptions : d'une part, il désigne un caractère orgueilleux et prétentieux, d'autre part, au sens plus ancien, ce qui est vain, illusoire. En analysant le succès de ce terme à l'âge classique, Bernard Teyssandier en distingue deux visages : la vanité vaniteuse, « parent pauvre et ridicule de l'orgueil » et la vanité vaine, « opérateur de déréliction et pédagogue de la désillusion, par la conscience que tout est vain, par la perception lucide du néant »[2].

Dans notre article nous allons analyser le concept de vanité tel qu'il apparaît au XIXe siècle sous la plume de Jules Barbey d'Aurevilly dans *Du Dandysme et de George Brummell* (1845). En s'appuyant sur sa théorie des tempéraments, inspirée de Montesquieu, nous tenterons de développer sa conception de la vanité en distinguant deux types opposés, dépendants du caractère national – à savoir, la vanité lymphatique anglaise et nervo-sanguine française. À cet effet, nous allons nous pencher sur deux personnages phares du dandysme à cette époque : George Brummell, incarnation d'une froideur impassible et Robert de Montesquiou, victime d'une sensibilité exacerbée.

Éloge de la vanité selon Jules Barbey d'Aurevilly

« Les sentiments ont leur destinée. Il en est un contre lequel tout le monde est impitoyable : c'est la vanité »[3]. C'est en imitant le style des moralistes que Jules Barbey d'Aurevilly décide de commencer son essai consacré à George Brummell. En effet, les deux premiers chapitres de l'étude prennent la forme d'un traité moral sur la vanité ramenant à l'esprit les *Essais* de Michel de Montaigne. On y trouve des maximes, exemples et réflexions philosophiques, ainsi que la polémique avec les

[1] V. Hugo, *Hernani*, Hetzel, Paris 1889, acte IV, scène 1, p. 112.

[2] B. Teyssandier, « Vanité vaine et vanité vaniteuse. Glissements sémantiques et modifications référentielles du concept de « vanité » à l'âge classique », *Littératures classiques*, vol. 56 (1), 2005, p. 39.

[3] J. Barbey d'Aurevilly, *Du Dandysme et de George Brummell*, Les Éditions de Paris, Paris 2008, p. 23. Dorénavant, toutes les citations renverront à cette édition. Les pages, précédées de l'abréviation *DGB*, en seront indiquées entre parenthèses.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 261 2019-02-12 18:22:35

idées de moralistes. Barbey s'acharne à justifier moralement la vanité, il se dresse contre les idées de Vauvenargues et La Rochefoucauld qui la jugent tous deux de façon méprisante, comme un défaut, un manque de puissance d'âme ou de courage. Dans son plaidoyer de la vanité, Barbey remarque pourtant avec insistance qu'elle joue un rôle non négligeable dans le développement de la société :

> [...] quoi donc, dans l'ordre des sentiments, peut-être d'une utilité plus grande pour la société, que cette recherche de l'approbation des autres, que cette inextinguible soif des applaudissements de la galerie, qui, dans les grands choses, s'appelle *amour de la gloire*, et dans les petites, *vanité* ? (*DGB*, 23).

Grâce à la vanité, la société devient plus exigeante, tout le monde cherche à perfectionner son style en espérant recevoir en échange l'appréciation et l'admiration. Remarquons que cette comparaison entre l'amour de la gloire et la vanité va à l'encontre de l'opinion de Madame de Staël, d'après laquelle « l'amour de la gloire se fonde sur ce qu'il y a de plus élevé dans la nature de l'homme ; [...] la vanité s'attache à ce qui n'a de la valeur réelle ni dans soi, ni dans les autres, à des avantages apparents, à des effets passagers [...] »[4]. Barbey hausse la vanité au rang de la gloire, non seulement elle « tient compte de tout » (*DGB*, 23), mais aussi elle est « clairvoyante » (*DGB*, 24) et permet ainsi d'atteindre les fins. Comme le note avec justesse Françoise Coblence,

> [e]lle ouvre le dandysme à la dimension de l'héroïsme tout en proclamant le sublime des petites choses ; elle ébranle la hiérarchie des valeurs, en montrant qu'il est vain d'opposer un héroïsme du grand et un héroïsme du futile, comme il est vain de chercher un critère de légitimité de la gloire[5].

Barbey reproche aux moralistes de condamner la vanité au lieu d'admettre qu'elle est un des plus indispensables traits de caractère humain : « [l]es moralistes l'ont décriée dans leurs livres, même ceux qui ont le mieux montré quelle large place elle a dans nos âmes » (*DGB*, 23) et s'indigne qu'ils « condamnent la vanité au lieu de la classer et de l'absoudre » (*DGB*, 26).

Vanité britannique en tant qu'origine du dandysme

L'argument le plus puissant de la défense morale de la vanité chez Barbey est sa conception d'une vanité typiquement anglaise, qui donne naissance au dandysme : « c'est la force de l'originalité anglaise, s'imprimant sur la vanité humaine [...] qui produit ce qu'on appelle le dandysme » (*DGB*, 25). En effet, pour Barbey, le dandysme trouve son origine dans une originalité implacable et dans la vanité que tout Anglais porte en lui. Cette glorification de la vanité britannique se fonde sur les idées du romancier Edward Bulwer-Lytton qui loue la « vanity » des Anglais se manifestant

---

4 G. de Staël, *Œuvres Complètes de Madame la Baronne de Staël-Holstein* [1861], Slatkine Reprints, Genève 1967, vol. 1, p. 27.

5 *Cf.* F. Coblence, *Le dandysme, obligation d'incertitude*, PUF, Paris 1988, p. 218.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 262 2019-02-12 18:22:35

surtout à travers leur sens de la fierté nationale. Ainsi, si le Français est fier de faire partie d'une grande nation, l'Anglais se considère lui-même comme une incarnation de fierté nationale.

Pour mieux expliquer l'essence de la vanité anglaise, Barbey montre une différence entre, d'une part, le dandysme, considéré comme le résultat d'une « vanité particulière et très particulière », à savoir la « vanité anglaise » (*DGB*, 25) et, d'autre part, la fatuité, décrite comme une vanité orgueilleuse et arrogante. Cette dernière se manifeste non seulement chez « les hommes qui se croient irrésistibles auprès des femmes » (*DGB*, 25), mais elle caractérise aussi tous ceux qui affichent leur naissance, leur richesse ou leurs exploits.

Pour faire comprendre aux lecteurs les traits de la vanité britannique, l'écrivain met en parallèle George Brummell et le Cardinal Richelieu : « ils avaient tous les deux une grande force de vanité, et naturellement ils la prirent pour le mobile de leurs actions » (*DGB*, 26). Mais la comparaison s'arrête là. En effet, si la vanité de Brummell façonne son dandysme, celle de Richelieu se transforme en misérable fatuité. En effet, selon Barbey le dandysme anglais est inimitable : « Qu'ils prennent l'air dégoûté, s'ils veulent, et se gantent de blanc jusqu'au coude, le pays de Richelieu ne produira pas de Brummell » (*DGB*, 26). L'essayiste donne une explication culturelle, par l'antinomie des caractères des deux peuples en question :

> [i]ls diffèrent de toute la physiologie d'une race, de tout le génie d'une société. L'un appartenait à cette race nervo-sanguine de France, qui va jusqu'aux dernières limites dans la foudre de ses élans ; l'autre descendait de ces hommes du Nord, lymphatiques et pâles ; froids comme la mer dont ils sont les fils, mais irascibles comme elle, et qui aiment à réchauffer leur sang glacé avec la flamme des alcools (*high-spirits*) (*DGB*, 26).

Barbey relie ainsi deux conceptions : la théorie des humeurs élaborée par Hippocrate, puis par Galien[6] et la théorie du climat influençant le caractère des nations proposée par Montesquieu dans *De l'esprit des lois* (1748) ou par Mme de Staël dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800). Tout comme Montesquieu, Barbey s'appuie sur le concept d'un caractère froid et distant des Anglais, que seuls l'agitation, l'inquiétude ou les *high-spirits* puissent enflammer. Par là même, le climat anglais marque d'une empreinte indélébile le tempérament des Anglais, « froids comme la mer dont ils sont les fils », ainsi que celui du dandy. L'essayiste remarque qu'il fait partie des « esprits froids » (*DGB*, 43), le dandysme étant « quelque chose de froid » (*DGB*, 80 ; note en bas de page). Dans les veines du véritable dandy anglais coule la lymphe, « cette espèce d'eau dormante qui n'écume que quand la Vanité la fouette ». En revanche dans les veines du dandy français coule « le sang rouge » (*DGB*, 64 ; note en bas de page). Donc, en suivant la théorie des tempéraments aurevillienne, il nous a paru intéressant de développer son concept de la vanité et de caractériser sa variété française, à savoir le type nervo-sanguin. Pour ce faire, nous allons mettre en parallèle les deux personnages dandys : George Brummell et Robert de Montesquiou.

---

[6] Voir à ce sujet J. Jouanna, *Hippocrate*, Les Belles Lettres, Paris 2017.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 263 2019-02-12 18:22:35

Vanité lymphatique de George Brummell

L'austérité du climat qui détermine le caractère impassible des Anglais influence d'une manière considérable les habitudes du plus grand dandy de tous les temps, George Brummell : « Comme les hommes de son pays et surtout de son époque, il aimait à boire jusqu'à l'ivresse. Lymphatique, nerveux, dans l'ennui de cette existence oisive et anglaise, à laquelle le Dandysme n'échappe qu'à moitié [...]. » (*DGB*, 52).

En 1798 il s'installe dans Chesterfield Street et décide de dépenser son héritage exclusivement pour le raffinement vestimentaire et le luxe de la vie mondaine. Aménageant son appartement avec des meubles coûteux et le décorant des porcelaines précieuses, il sait créer un cadre exclusif dans lequel il organise des dîners fins, invitant chez lui le Prince et la jeunesse dorée de Londres. À l'élégance raffinée, Brummell joint l'impertinence. Séduisant et impénétrable, glacial comme la mer, fils du secrétaire particulier de Lord North, George Brummell gouverne en despote la *High Society*, « ses avis [ont] valeur d'arrêt »[7]. On craint ses bons mots, ses plaisanteries souvent cruelles et tranchantes : « ses mots crucifiaient » (*DGB*, 58) note Barbey. Or, toutes ses provocations restent dans les limites de l'insolence. Toujours prêt à étonner les autres, il montre de son côté une froideur hautaine, une impassibilité parfaite.

« Sa vanité ne s'y perdit pas ; au contraire. Elle ne se rencontrait jamais en collision avec une autre passion qui la heurtait, qui lui faisait équilibre : elle régnait seule, elle était plus forte » (*DGB*, 46). Comme le note Françoise Coblence, le dandysme de Brummell réside aux yeux de Barbey dans cette « économie vaniteuse » : toute énergie est convertie en vanité, évitant la dispersion sur un objet extérieur, concentrant sur le moi la passion de paraître[8]. Paradoxalement, tout en étant amateur de la solitude, il ne peut pas se passer de spectateurs, de juges attendant avec impatience sa représentation, car « *paraître* c'est *être* pour les Dandys » (*DGB*, 70), la vanité exige la discipline pour se maintenir dans la froideur. Le dandy donne une représentation permanente, il ne conquiert pas la sympathie, mais suscite une admiration du public soit irrité soit ébloui, mais avide de son spectacle.

Brummell est inflexible dans son indifférence sans faille, sa position le préserve de la vulgarité du monde qui l'entoure. Mais cette impassibilité devient un impératif : le *nil mirari* se présente comme contrainte de chaque instant. Les critiques posent la question de savoir si l'on peut considérer le dandy comme un personnage narcissique. À première vue, la réponse est positive, si on perçoit le narcissisme comme l'amour de soi, l'envoûtement par sa propre image, celle qui amène Narcisse à la folie par contemplation d'un reflet qu'il prend d'abord pour celui d'un autre. Or, lorsque « la surface de l'eau est remplacée par le miroir dans lequel le dandy surveille la fabrication de son personnage, la perfection de son vêtement, le processus de la toilette qu'il devra oublier, une fois celle-ci achevée, le tourment disparaît »[9].

---

7 F. Coblence, *op. cit.*, p. 37.

8 *Ibid*., p. 217.

9 *Cf*. F. Coblence, « Narcisse », [in :] A. Montandon (dir.), *Dictionnaire du dandysme*, Honoré Champion, Paris 2016, p. 196.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 264 2019-02-12 18:22:35

Au lieu de s'unir avec lui-même, le dandy doit s'écarter de soi : il se mire non pour se contempler, mais pour se juger en tant que le plus exigeant spectateur de son apparence. Barbey remarque que Brummell portait comme une armure l'élégante froideur qui le rendait invulnérable. Mais, en note, il rectifie : « *Qui le faisait croire invulnérable*, serait peut-être mieux dit » (*DGB*, 70). Il garde cette vanité impassible même au moment de sa chute, lorsque ruiné par les dettes, il est exclu de la *High Society* de Londres. La légende dit qu'en voulant tromper ses créanciers, il se montre à l'Opéra, distingué et implacable comme toujours, la veille de sa fuite en France. Il s'acharnera jusqu'à la fin à se montrer imperturbable pour cacher sa misère devant la foule des spectateurs avides du scandale.

Comme son existence abonde en aventures, il devient un personnage populaire des *fashionable novels* entre 1824 et 1830. Il est reconnaissable entre autres sous les traits de Trebeck dans *Granby* (1826) de Thomas-Henry Lister et de Russelton dans *Pelham ; or the Adventures of a Gentleman* (1828) d'Edward Bulwer-Lytton. D'après le biographe de Brummell, ce dernier se serait reconnu en Trebeck, mais aurait considéré *Pelham* comme sa caricature, bien qu'il jouisse d'une immense gloire. Le roman à été immédiatement traduit en français, Gustave Planche note qu'il « fut cité partout à Paris dans les cafés et les salons comme le manuel du *dandysme* le plus parfait et le plus pur »[10].

Vanité nervo-sanguine de Robert de Montesquiou

Essayons maintenant d'analyser la vanité écumée par le sang rouge des Français. Même si – en évoquant encore une fois les paroles de Barbey d'Aurevilly – le pays de Richelieu ne sera jamais capable de produire Brummel, nous avançons l'hypothèse qu'il a tout de même réussi à produire son *alter ego* nervo-sanguin, le comte Robert de Montesquiou. Issu d'une ancienne noblesse, il compte parmi ses ancêtres le mousquetaire d'Artagnan. « L'image inimitable qu'il offrait de sa personne – mise recherchée, registre vocal d'une étendue inouïe, calligraphie déconcertante, impertinence redoutable, vanité désarmante... – ne cessa, durant les vingt années au cours desquelles il devint un véritable arbitre du goût et des manières, de retenir l'attention des chroniqueurs et des observateurs, qu'ils fussent admiratifs, agacés ou sarcastiques »[11]. Contrairement à la sobriété vestimentaire prônée par Brummell, le comte choisit de préférence les habits aux couleurs audacieuses, sans oublier les accessoires : les bijoux, la canne, le camélia à la boutonnière. Lorsqu'un jour d'automne il compose son vêtement dans une harmonie de gris, on lui pose la question : « Comte, vous êtes en deuil ? » [...] – Oui, des feuilles mortes ! » répond-il[12].

---

[10] G. Planche, « Bulwer », *Revue des Deux-Mondes*, 31 mai 1832, p. 55.

[11] *Robert de Montesquiou ou l'art de paraître*, Catalogue d'exposition, Ph. Thiébaut, J.M. Nectoux, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris 1999, p. 5.

[12] Cité d'après Ph. Jullian, *Robert de Montesquiou, Un prince 1900*, Librairie académique Perrin, Paris 1965, p. 102.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 265 2019-02-12 18:22:35

> Sanglé dans une redingote de soie grise, fleurie d'une rose pâle, le corps rejeté en arrière, l'œil acéré et la bouche ironique, il regarde avec hauteur et défi ces personnages dérisoires qui font sa gloire [...]. Son insolence, le raffinement de sa conversation, son esprit de repartie affolent littéralement les snobs de toute obédience qui se meuvent dans les salons aristocratiques : il paie ses adorateurs d'affronts cinglants, souvent d'une féroce cruauté[13].

Ce besoin de plaire en déplaisant, d'étonner sans être étonné lui permet de mettre le masque du trouble-fête, de satisfaire son goût du spectacle. Cet exceptionnel « professeur de Beauté »[14], selon l'expression de Marcel Proust, est poussé par une vaniteuse ambition qui le rend encore plus exaspéré et lui fera endurer des souffrances des ambitions démesurées : devenir un poète, un exceptionnel poète. Ce rêve le conduira jusqu'à souhaiter d'être sollicité pour occuper un fauteuil à l'Académie, ce qui s'avérera un espoir vain.

Toute sa vie, il va désespérément rechercher une reconnaissance qui ne viendra pas, car sa création sera incomprise, voire ridiculisée par la critique de son temps. On lui reproche de rendre sa poésie victime de ses manies, de sa sensibilité exacerbée. Habitué à se croire hors du commun, enfermé dans sa tour d'ivoire et aveuglé par la vanité, il se croyait l'égal de Mallarmé. Pourtant, Paul Verlaine a jugé ainsi le recueil *Roseaux pensants* dans le *Mercure de France* en 1897 : « [...] pourquoi voulut-il démarquer la manière de Monsieur Stéphane Mallarmé et, fabulus maladroit, remplacer la magie par une prestidigitation grossière ? »[15].

Montesquieu décide donc, tel l'albatros baudelairien, de déployer ses ailes d'artiste incompris dans ses demeures et ses fêtes. En se nommant dans la première strophe des *Chauves-souris* « le souverain des choses transitoires », il cultive son apparence dans le moindre détail de décoration, considérant ses appartements comme les prolongements esthétiques de son moi vaniteux et réalisant une certaine philosophie de l'ameublement. Son appartement du Quai d'Orsay en témoigne : il a réussi à créer un endroit unique où il a mis en scène l'union du vain et de l'éternel : de son existence et de l'art. Or, ses goûts et ses manies sont passés à la postérité entre autres par l'intermédiaire de Jean des Esseintes de Joris-Karl Huysmans (*À rebours*, 1884). Après la publication du roman, Montesquiou fréquente les salons tout en étant comparé à son frère spirituel. Bien que sa vanité de dandy soit pleinement satisfaite par le succès exorbitant que le roman lui assure dans le monde, il se défend contre certaines manies et extravagances qui proviennent de son double imaginaire[16].

Contrairement à son appartement du quai d'Orsay, dont les secrets sont livrés à quelques rares hôtes, ses résidences de Versailles, du Vésinet ou de Neuilly seront

---

[13] P. Favardin et L. Bouëxière, *Le Dandysme*, La Manufacture, Lyon 1988, p. 129.

[14] M. Proust, « Un Professeur de beauté », *Les Arts de la vie*, Paris, août 1905, [in :] R. de Montesquiou et M. Proust, *Professeur de Beauté*, textes réunis et préfacés par Jean-David Jumeau-Lafond, Éditions de La Bibliothèque, Paris 1999, pp. 75–100.

[15] P. Favardin et L. Bouëxière, *op. cit*., p. 130.

[16] On reconnaît aussi le comte dans *Monsieur de Phocas* (1901) de Jean Lorrain et plus particulièrement dans le personnage du comte Aimery de Muzarett, appelé le « Narcisse de l'encrier ». J. Lorrain, *Monsieur de Phocas*, Garnier-Flammarion, Paris 2001, p. 149.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 266 2019-02-12 18:22:35

le cadre idéal pour la réalisation de son second rêve vaniteux : organisation des fêtes somptueuses qui séduiront des spectateurs formant l'élite parisienne. Il devient alors le metteur en scène, le compositeur et, en même temps, l'acteur principal d'un spectacle qui fait rayonner la beauté de l'art dans un décor splendide[17]. Sa vanité nervo-sanguine apparaît dans ses poses, ses gestes maniérés lorsqu'il prend la parole, prononçant d'interminables monologues érudits aux tournures bien choisies, des discours que certains trouvent narcissiques et frivoles. Marcel Proust se souvient avec une nostalgie d'une de ces fêtes :

> C'est fini. Le rêve est terminé. Il faut revenir à Paris, où l'on parle de la déclaration ministérielle, d'interpellations et autres choses semblables. Avec quel délicat souvenir et avec quel regret nous quittons Versailles, la ville royale, où, pendant quelques heures, nous crûmes que nous vivions au siècle de Louis le Grand ![18]

Ces fêtes somptueuses sont entièrement motivées par son amour-propre, par son besoin intime d'être le centre d'intérêt : « N'oublions pas que je donnais des fêtes à principe égoïste, moins pour satisfaire mes invités que pour me plaire à moi-même ». Sa vanité blasée de dandy lui permet de créer un cercle restreint, accessible aux *happy few* : « C'est bien vrai que je me suis composé *un paradis à moi*, d'où je bannis, et où j'appelle […]. Je peuple mon Eden particulier 'que la rareté des élus compose elle seule', selon la belle expression baudelairienne »[19].

Or, avec le temps, les spectacles se font de plus en plus rares, tout bascule le jour de la fête organisée en hommage à Verlaine, le 2 juin 1910. Quelqu'un fait insérer dans la rubrique mondaine du *Figaro* une annonce annulant le spectacle. Entouré des acteurs, les chaises vides, le désespéré attend en vain ses invités. Lorsque la guerre éclate, le comte se retire dans le château d'Artagnan. En revenant sur la scène parisienne, il constate avec regret que le dandysme et ses extravagances ne sont plus en vogue dans la société envahie par l'uniformisation du goût. Or, il pourra tout de même dire : *non omnis moriar*, car Marcel Proust prolongera sa gloire sous les traits du baron de Charlus (*À la recherche du temps perdu*, 1903–1927). Le dandy lui-même reconnaîtra le talent de Proust, disant qu'il devrait désormais s'appeler « Montesproust »[20], parce qu'il doit sa célébrité en partie aux pastiches de son émule.

---

[17] Léon Daudet évoque l'une de de ces fêtes au Petit Trianon : « À chaque coin de pelouse, on apercevait la redingote grise du Carabas de céans, Robert de Montesquiou, cambré sur un esclaffement que l'auteur des *Hortensias bleus* semblait vouloir contenir d'une main lâchement gantée de clair, appliquée sur sa bouche. À chaque arrivant, il demandait : N'est-ce pas que cela est bô ? » L. Daudet, *L'Entre-deux-guerres*, [in :] *Souvenirs et polémiques*, R. Laffont, coll. « Bouquins », Paris 1992, pp. 308–309.

[18] M. Proust, « Une fête littéraire à Versailles », *Le Gaulois*, 31 mai 1894, [in :] R. de Montesquiou et M. Proust, *op. cit*., p. 61.

[19] Lettre de R. de Montesquiou à Fortunat Strowski, datée du 3 novembre 1921, citée d'après A. Bertrand, *Les curiosités esthétiques de Robert de Montesquiou*, Genève, Droz, 1996, t. II, p. 765.

[20] É. de Clermont-Tonnerre, *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, Flammarion, Paris 1925, p. 216.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 267 2019-02-12 18:22:35

En guise de conclusion

Pour George Brummell la vanité est avant tout preuve de fierté inébranlable, de résistance à la fuite du temps. Même à Calais, où l'ancien roi de la mode, le dictateur des clubs vit dans l'anonymat et la pauvreté, il ne se départit pas pour autant de sa vanité : « Comme *la vanité ne nous lâche jamais, même sur la roue*, il ne voulut point demander d'audience au prince qui n'était qu'un Dandy fort inférieur à ce qu'il était » (*DGB*, 80). Cette vanité lymphatique, froide et impassible, est donc ce à quoi Brummell aura tenu fermement jusqu'à la fin, le fondement de son existence et de sa gloire. Par contre, Robert de Montesquiou laisse à la postériorité l'image d'un dandy nervo-sanguin à la sensibilité agitée qui reflète son désir de changer sa vie en une œuvre d'art vivante. Désir ambitieux, qui le force à mettre en scène ses goûts et à les transposer dans ses poèmes et dans ses fêtes. Ses excentricités feront de lui un esthète vaniteux, qui déploie ses talents à travers ses extravagances.

Malgré le caractère éphémère, voire illusoire de leur règne, le roi de la mode et le prince des esthètes occupent une place éminente dans le panthéon vaniteux des figures mythiques du dandysme.

Bibliographie

Barbey d'Aurevilly J., *Du Dandysme et de George Brummell*, Les Éditions de Paris, Paris 2008.

Bertrand A., *Les curiosités esthétiques de Robert de Montesquiou*, Droz, Genève 1996, t. II.

de Clermont-Tonnerre É., *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, Flammarion, Paris 1925.

Coblence F., « Narcisse », [in :] A. Montandon (dir.), *Dictionnaire du dandysme*, Honoré Champion, Paris 2016.

Coblence F., *Le dandysme, obligation d'incertitude*, PUF, Paris 1988.

Daudet L., *L'Entre-deux-guerres*, [in :] *Souvenirs et polémiques*, R. Laffont, coll. « Bouquins », Paris 1992.

Favardin P., Bouëxière L., *Le Dandysme*, La Manufacture, Lyon 1988.

Hugo V., *Hernani*, Hetzel, Paris 1889.

Jouanna J., *Hippocrate*, Les Belles Lettres, Paris 2017.

Jullian Ph., *Robert de Montesquiou. Un prince 1900*, Librairie académique Perrin, Paris 1965.

Lorrain J., *Monsieur de Phocas*, Garnier-Flammarion, Paris 2001.

Planche G., « Bulwer », *Revue des Deux-Mondes*, 31 mai 1832.

Proust M., « Un Professeur de beauté », *Les Arts de la vie*, Paris, août 1905, [in :] R. de Montesquiou et M. Proust, *Professeur de Beauté*, textes réunis et préfacés par Jean-David Jumeau-Lafond, Éditions de La Bibliothèque, Paris 1999.

Proust M., « Une fête littéraire à Versailles », *Le Gaulois*, 31 mai 1894, [in :] R. de Montesquiou et M. Proust, *Professeur de Beauté*, textes réunis et préfacés par Jean-David Jumeau-Lafond, Éditions de La Bibliothèque, Paris 1999.

ORBIS LING vol 50 fr.indb 268 2019-02-12 18:22:35

Robert de Montesquiou ou l'art de paraître, Catalogue d'exposition, Ph. Thiébaut, J.M. Nectoux, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris 1999.
Staël G. de, *Œuvres Complètes de Madame la Baronne de Staël-Holstein* [1861], Slatkine Reprints, Genève 1967, vol. 1.
Teyssandier B., « Vanité vaine et vanité vaniteuse. Glissements sémantiques et modifications référentielles du concept de « vanité » à l'âge classique », *Littératures classiques*, vol. 56 (1), 2005.

Mots-clés

vanité, dandysme, George Brummell, Robert de Montesquiou

Abstract
At the crossroads of vanities

The present paper concisely outlines the concept of vanity in Jules Barbey d'Aurevilly's essay *Dandyism and George Brummell* (1845), while, at the same time, offering a reflection on two of the most important figures of dandyism in the 19th century. The analysis focuses on the lymphatic vanity of George Brummell, the first British dandy and famous *arbiter elegantiarum* who assumed an exalted position in the High Society of London, and the nervo-sanguine vanity of Robert de Montesquiou, a French aesthete, Symbolist poet, art collector, and one of the most influential dandys of the fin-de-siècle generation. All these qualities made him deserve Proust's title of the 'The Professor of Beauty'.

Keywords

vanity, dandyism, George Brummell, Robert de Montesquiou